

Le Bulletin Freudien n° 1

Octobre 1984

## INSTITUTION SOIGNANTE ET SEXUATION (1)

Jean-Pierre LEBRUN

(45) D'où la psychanalyse tient-elle sa virulence, son insolence, sa vocation de pestiférante à tel point que lorsqu'un psychanalyste travaille en institution, il est toujours quelque peu suspect qu'il se voit trop écouté, trop bien entendu ou encore trop aimé du prince.

De là à dire qu'il lui faut, pour être dans une position juste, plutôt se trouver du côté de la subversion, voire de l'éjection, voilà un pas qui se franchit souvent bien aisément, mais on sait dès lors que ce souci subversif témoigne bien davantage d'une structure perverse ou d'une revendication d'hystérique que d'une position analytique.

Alors, d'où la psychanalyse tire-t-elle son implacable position?

C'est que, à partir du moment où sont prises en compte les lois qui régissent l'inconscient, les critères habituels du jugement moral sont radicalement laissés pour compte, peu importe que telle action ou telle autre soit animée d'une bonne intention, que tel acte soit louable, que telle intervention soit heureuse ce devant quoi le sujet doit se situer n'est plus un critère externe appartenant à une éthique du bien, mais référence à une loi interne, l'impératif de la castration.

Le sujet se trouve, pour autant qu'il veuille prendre en compte les lois de l'inconscient, comme mis dans la perspective du jugement dernier, ainsi que le rappelait **Lacan** dans son séminaire sur l'éthique, ce qui sert de repère dans son existence n'est plus du tout un quelconque bien ou une quelconque utilité, mais seulement un critère de conformité entre l'action d'un sujet et le désir qui l'habite.

L'éthique du service des biens et l'éthique du désir ne sont pour autant pas à opposer purement et simplement, leur champ de recouvrement est bien plutôt celui d'une tentative sans cesse (46) renouvelée pour étouffer en quelque sorte l'ordre du désir sous la contrainte du bien, ceci afin d'espérer évacuer ce que Freud appelait le malaise dans la civilisation.

Autrement dit, il n'y a antagonisme entre éthique du service des biens et éthique du désir que lorsque, au nom du bien, ce que l'on espère, c'est de faire la loi au désir. Travaillons, réparons, faisons le bien, guérissons, pédagogisons, instituons, pour ce qui est du désir, nous verrons demain.

La société bourgeoise, dans la conformité du lien social qu'elle établit avec la névrose commune, est celle qui affiche à la devanture de sa boutique "demain on désire gratis".

Une difficulté supplémentaire à cette question de la castration est d'emblée à poser, c'est que cette castration est rétive à la notion de preuve.

Si d'aucuns d'entre nous peuvent s'en remettre à un supposé jugement dernier où l'Autre viendrait enfin attester l'état des choses, le psychanalyste lacanien aura plutôt tendance à "croire" que l'Autre est un lieu et qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Pour ce qu'il en est donc de ce jugement final qui lui viendrait de l'Autre, fût-ce demain, il peut toujours passer

-----  
(1) Communication faite aux Journées de l'Association Freudienne

"Qu'est—ce que serait aujourd'hui une "bonne" institution pour les enfants?" 16—17 juin 1984.

muscade; il partagerait ainsi bien plus cette réflexion de Georges **Braque** lorsqu'il nous confie penser que "*les preuves, ça fatigue la vérité*".

En somme, si la découverte de **Freud** est celle de l'inconscient, de la réalité sexuelle qui l'habite et de la valeur de parole qui anime le symptôme quant à cette vérité, le travail de **Lacan** a été entre autres, en référant cet inconscient aux structures mêmes du langage, d'élever cette découverte à la hauteur d'une éthique quant à l'économie du désir. Etre psychanalyste, dit-il dans son séminaire du 5 mai 1965 — les problèmes cruciaux—, c'est une position responsable, la plus responsable de toutes puisqu'il est celui à qui est confiée l'opération d'une conversion éthique radicale, celle qui introduit le sujet à l'ordre du désir.

Pour ce qui est de l'institution, ou plutôt pour ce qui s'y passe entre les sujets qui la constituent, c'est donc avec cet autre critère que l'on peut en mesurer le caractère "bon" ou pas, pour autant que la (47) psychanalyse y ait quelque chose à dire d'intime à son ressort et qu'elle ne soit pas dans l'institution seulement au titre d'une breloque supplémentaire.

Il est évident que l'institution dispose dans son fonctionnement de critères qui appartiennent à l'éthique du service des biens; nommons-en deux: la guérison et le souci pédagogique. Rien à redire contre de tels programmes, si ce n'est qu'il y a à prendre la mesure de ce qu'un tel souci ne vienne pas à faire taire le sujet désirant, ne vienne pas à le mettre au pas; et là encore une nouvelle difficulté, c'est que de ce nouvel instrument de mesure, de cette castration, ce qui la spécifie c'est qu'en fin de compte, le seul à en prendre la mesure c'est le sujet lui-même car, si la castration se joue au lieu de l'Autre, nul petit autre, fusse-t-il analyste, n'a à s'en faire le garant; ce qui par ailleurs ne lui permet pas de faire l'économie d'un jugement quant à ce repère chez le sujet, mais que lui-même ne fera que du lieu de son propre désir.

L'on sait d'ailleurs très bien que chaque analysant a toujours le droit de tenter de mettre son analyse au pas de sa névrose, le travail de l'analyste consistant à ne pas se laisser opérer cette méprise.

L'on sait aussi que dans une institution pour analystes, il arrive très fréquemment que se distribuent des certificats de castration garantie et qu'il ne suffit pas de dénoncer cette imposture pour en être à l'abri.

En somme, serais-je en train de vous dire ce que **Freud** adressait à cette mère angoissée qui lui demandait que faire avec son enfant et à laquelle il répondait "*Madame, faites n'importe quoi, de toute façon, vous ferez mal*".

J'espère ne pas cultiver le plaisir du paradoxe en vous disant que, absolument pas, je ne partagerai cette confusion entre désêtre et désabusement, entre la position de **Coluche** dans son film "*Ciao, pantin*" où, comme il le joue et le dit si merveilleusement bien, d'être "*déjà de toute façon mort*", ça lui impose d'autant plus de faire ce qu'il a à faire; je ne confondrai pas cette position et celle du névrosé qui, dans sa conviction de l'impossible satisfaction de son désir, finit par faire comme **Diogène** retourne dans le tonneau de sa névrose et, en plus, la proposer comme sagesse.

(48) Y-aurait-il donc quelque chose qui nous permettrait de sortir de cette apparente impasse? Où donc est la ligne de partage qui viendrait à rendre compte d'un possible "bon" fonctionnement pour l'institution?

Ce qui m'autorise à aller plus loin n'est rien d'autre qu'une histoire dont je vous ferai grâce des détails, mais dont il me semble néanmoins que je dois quelque peu vous rendre compte.

“Il était une fois” un psychiatre apprenti psychanalyste jeune et fougueux, ambitieux, aux dires mêmes de certains, quelque peu mégalomane; qui, d’avoir été introduit dans une institution pour enfants psychotiques au titre d’interne en psychiatrie, n’a pas mis longtemps pour mettre en évidence la connerie du père de l’institution et l’aberration du système qu’il proposait pour venir à bout de la psychose infantile.

La thérapie institutionnelle d’une part et les signifiants d’un certain Jacques **Lacan**, encore méconnu à l’époque, d’autre part, une bonne dose de culot enfin, eurent tôt fait de séduire la moitié de l’équipe soignante et, profitant de ce que la catégorie du factice lui tenait lieu de semblant, voilà ces zouaves créant leur propre institution. Le militantisme y était de mise, l’égalité prônée, mais déjà de manière inégale, le timbre de la voix n’étant pas tout-à-fait identique pour chacun de ses membres.

A cette époque, un tel projet était voué à l’échec: absence de subsides, difficultés de recrutement, sans parler des problèmes internes suscités par l’incompréhension de l’autre; néanmoins, cette dimension de combat émoustillant particulièrement la tension, l’institution tint bon et même réussit.

Non cependant sans, très vite, une grave restructuration: l’installation ou plutôt la reconnaissance d’une hiérarchie avec, comme le dirent certains, un patron: le psychiatre; les contremaîtres: les psychologues; des ouvriers: les éducateurs, et du matériel : les enfants psychotiques.

Une analyse aussi fine vous donne bien sûr la suite des événements: une progressive prospérité, toute relative d’ailleurs, mais qui n’a pas été sans aboutir à une reconnaissance officielle par l’Etat belge de ce type particulier d’institution jusque là qualifiée de marginale.

(49) L’histoire ne fut cependant pas finie pour autant car, comme vous le savez, la réussite est parfois plus insupportable que l’échec; le patron, celui qui dans un premier temps s’appelait le psychiatre, — ô surprise — avait un inconscient et, malgré les oripeaux psychanalytiques dont entre-temps une institution ad hoc l’avait revêtu, il n’était pas parvenu à maîtriser la dimension “institueuse”, comme le lui révéla un jour un méchant lapsus. Il n’eut donc de cesse de s’en débarrasser en même temps que de donner à son usine le statut qu’elle méritait.

Un jour vint cependant où, relayé par une structure établie progressivement avec des collaborateurs judicieux, il put se séparer définitivement de cet enfant qui par ailleurs était enfin devenu viable, ce que l’avenir n’a toujours pas démenti, bien au contraire.

Des années ont aujourd’hui passé et c’est à réévaluer ce trajet que m’ont invité ces journées de l’Association freudienne.

De référer en quelque sorte le fonctionnement de l’institution à la question de la castration, cela porte-t-il à conséquences? Et si oui, auxquelles?

**Lacan** nous introduit, à la suite de **Freud**, à dégager les conséquences de la primauté du phallus. Qu’il n’y ait pas de rapport sexuel équivaut à prendre en compte que le phallus ne répartit pas hommes et femmes en deux moitiés complémentaires, mais que, pour chacun des sexes, il est en position de supplémentarité et qu’il va engendrer un choix entre deux positions qui ne sont pas identiquement situées par rapport à lui.

La position de *l’Un* ou la proximité avec le phallus risque toujours d’apparaître comme identification une maîtrise d’où s’évacuerait la dimension du semblant.

La position de *l’Autre* où l’éloignement avec le phallus risque toujours d’apparaître comme possibilité d’échapper à son économie et par là même, de substituer à une économie de la perte et du manque un autre fonctionnement, celui de la réciprocité et de l’égalité.

La castration n'est rien d'autre que le nécessaire prix à payer, eu égard à la structure, pour que, du côté de l'un comme du côté de l'autre, le phallus garde sa fonction de signifiant du tout, donc de garantie de l'impossible.

(50) Quel que soit le sexe anatomique de celui qui parle et sans que cette anatomie ne soit par autant contournable, le sujet aura à supporter d'être situé dans une détermination sexuée au titre de sa parole.

Qu'il ou elle — et ce ne sera pas la même chose — se situe du côté mâle du schéma de la sexualité, et dès lors se tiendra dans ce lieu d'où sa parole fera autorité. Le prix qu'il lui faudra payer sera cette nécessaire prise en compte que ce lieu n'est jamais au mieux que ponctuellement occupé et que ce n'est jamais que dans le semblant que cette position de maîtrise est occupée. Aucune garantie que le désir qui s'énonce de ce lieu soit le bon; tout au plus une possibilité que, de pouvoir occuper ce lieu, ce désir puisse se soutenir, mais toujours à ses risques et périls.

Qu'il ou elle — et ce ne sera pas la même chose — se situe du côté femme du schéma de la sexualité, et dès lors se tiendra d'un lieu d'emblée double lieu de l'un qu'il sera nécessaire qu'elle occupe car, hors de la parole, pas de dire possible; lieu de l'Autre qui, d'être occupé si elle peut en venir à y témoigner de ce qu'elle n'est *pas toute* dans la fonction phallique, ne peut pour autant lui faire penser qu'elle pourrait être *toute pas* dans la fonction phallique.

Ce que l'ordre du langage ou la fonction phallique vient à nous intimer c'est que du côté de l'Un, pas de possibilité du tout Un : le fait même de parler subvertit un tel possible; c'est que du côté de l'Autre, pas de possibilité du tout Autre, le silence n'étant plus dès lors qu'un entaînement.

De cet impératif de la structure, pouvons-nous tirer des conclusions quant à l'institution?

Il semble que l'organisation institutionnelle n'échappe pas à cette organisation; bien plus, elle pourrait presque en être une des applications les plus logiques, non pas au sens où il y aurait équivalence entre une institution et un sujet — il n'y a pas de sujet collectif — mais au sens où les divers sujets qui y travaillent y participent — chacun à sa place — d'une certaine jouissance, d'un certain type de jouissance supposé partagé.

Nous connaissons le système habituel, commun, coutumier de (51) l'organisation institutionnelle, celui où une hiérarchie ordonne l'organisation du travail: cette institution qualifiée de traditionnelle a ses mérites, elle vit en général longtemps, elle aurait même plutôt tendance à être increvable.

Elle a aussi ses abus; on y fait toujours le chef; on n'y vaut que par la portion de chef dont on dispose dans son exercice. Son excès, c'est l'abus de pouvoir et, si bien souvent un tel type d'institution reste d'apparence rentable quant à l'objet social qu'elle s'est donné, ceux qui y travaillent, et du même coup ceux qui y sont pris en charge n'ont souvent plus qu'à se taire; la référence constante au pouvoir aboutit à être tout dans la fonction phallique et à ne plus rien supporter de ce qui n'y serait pas tout.

On voit donc d'emblée la difficulté, c'est que ceux qui y viennent en position d'Autre — et c'est le cas de ceux dont ces institutions s'occupent, puisque leur devoir phallique, ils ont décidé en quelque sorte de ne plus l'accomplir — ceux qui y viennent en position d'Autre, dans de telles institutions, n'y trouvent pas de place; et de n'y trouver pas de place, ils finissent par se taire, de ce mutisme que l'on pourrait alors appeler phallogène. C'est bien souvent la raison pour laquelle c'est dans ce type d'institution que l'on a vu surgir une tentative de réponse alternative, afin de prendre en charge ces démunis de la parole. Et nous avons assisté à l'éclosion d'institutions autres. Mais dans le mérite qu'on peut reconnaître à

leurs intentions, il faut aussi apprécier le caractère d'évitement de la castration. Ces institutions sont sans hiérarchie apparente, ceux qui y travaillent soucieux de la parole possible des soignés mais, dans ce mouvement même, il leur arrive de scier en quelque sorte la branche sur laquelle ils sont assis; et, de vouloir donner droit de cité à ce qui n'est pas tout dans la fonction phallique, c'est un tout pas dans la fonction phallique qu'ils veulent instaurer; autrement dit, un autre moyen d'éviter la castration.

Les périls de ces institutions sont connus: un abus de jouir, le travail, l'objet du travail n'est plus à sa place et on sait alors combien il est difficile d'en parler des patients; les réunions ne servent plus qu'à parler d'autre chose, de luttes de pouvoir, par exemple. Entendez ici d'appeler au secours le phallus dans sa (52) version imaginaire, là où, faute d'avoir une borne qui serve de repère, on se bat pour s'arracher ce que l'on croit être un repère pour l'autre; les démunis y deviennent alors des assistés éternels.

Entre ces deux modèles institutionnels ou de fonctionnement dans l'institution, où vous avez sans doute pu reconnaître l'un ou l'autre trait qui vous serait familier, ou au-delà de ces deux modèles, y aurait-il donc un troisième qui pourrait nous sortir de cette apparente impasse?

Et bien précisément, ce que nous permet peut-être ce renvoi de l'organisation institutionnelle au schéma de la sexualité tel que **Lacan** nous l'a introduite, c'est peut-être d'emblée d'indiquer qu'il n'y a pas de troisième voie, pas plus qu'il n'y a de troisième sexe mais que bien plus, la voie est dans le juste positionnement du trois, autrement dit, du tiers.

Pour qu'un discours autre puisse commencer à s'articuler comme l'énonce le texte d'introduction à ces journées, il y a à se départir de ce que ce discours autre soit l'Autre de l'Un, faute de quoi on reviendrait à faire coïncider discours hystérique et discours analytique.

Ce discours Autre peut commencer à s'articuler pour autant qu'il ait accompli ce trajet qui va du 2 d'une dualité au 2 dont on ne peut rien savoir sans être passé par le 3 du phallus.

Ce à quoi, dès lors, la psychanalyse nous invite, au titre du questionnement sur ce qui serait une bonne institution, ce n'est pas du tout une invitation à une institution du troisième type, mais bien à une institution — qu'elle favorise la position de l'Un ou celle de l'Autre — qui témoignerait en son fonctionnement de la place du Tiers.

Le paradoxe qui en découle est non moins contraignant car, à prendre les choses par un autre bout, qu'est-ce qui caractérise précisément une institution, si ce n'est le fait qu'on n'y travaille pas seul et que chacun qui y travaille est toujours susceptible de compter sur l'autre au moment où il va rencontrer "ce qui ne va pas".

C'est dire que l'institution, de par sa collégialité, de par son effet de groupe, pousse à la névrose, en tant qu'on pourrait dire que c'est le névrosé qui compte sur l'autre et que la guérison de sa névrose va lui permettre de compter non plus sur l'autre, mais avec l'autre.

(53) On sait très bien qu'une différence considérable est à faire entre celui qui, par exemple, reçoit des patients en privé où, en fin de compte, il est seul responsable, et celui qui travaille en groupe, en institution où, en fin de compte, au moment où ça ne va pas, ceci peut toujours être redistribué sur les partenaires. L'on sait aussi que le jour où un éducateur qui s'est voué à un travail en institution, perçoit qu'il y travaille parce qu'il veut échapper à cette solitude et qu'enfin il décide de l'affronter, il lui arrive souvent de changer d'emploi et de quitter l'institution.

Alors une bonne institution, eu égard à cette solitude, peut-on en dire quelque chose?

Et bien, justement, peut-être qu'une bonne institution serait celle, — et c'est là le paradoxe — où chacun, à quelque place qu'il soit, y assume son désir dans sa solitude, dans sa solitude

*avec l'autre*, en sachant que ce point est en fait un point asymptotique. On serait là loin d'un discours commun, tant souhaité, tant revendiqué même.

Peut-être qu'il s'agit de ne pas trop masquer, dans ce qu'on appelle la synthèse, l'impossible de la synthèse, que chacun y tienne sa place par rapport à la structure et que ce soit cette solitude qui devienne le gage d'une possible collaboration.

Pourquoi pas de convenir que ce que l'analyse ouvre de neuf dans le travail institutionnel, ça n'est ni un modèle qui serait le bon, ni un scepticisme quant à tout modèle, mais que ce qu'elle préconise, c'est que chacun qui travaille dans l'institution tienne compte de la place qu'il occupe dans la structure et ceci sans honte ni gloire: sans honte, car il n'y a pas de raison de penser que nous sommes personnellement la cause du malaise dans la civilisation; sans gloire, car il n'y a pas de raison de croire que de savoir soutenir son désir, ça protège davantage d'être dans le semblant.

Je terminerai donc par citer ce texte de Jean **Beauffret**, commentaire sur le poème de **Parménide** qui nous rappelle à quel point les poètes nous anticipent sur ce que nous avons à dire "*Se tenir dans la vérité, ce n'est donc pas voir ses jours dans une lumière sans ombre; c'est au contraire s'aventurer dans la lumière du jour jusqu'au secret contre-jour de l'abstention qui se réserve en elle et qu'elle nous (34) réserve de soutenir.*

*Mais soutenir la réserve d'une telle abstention n'est pas reculer devant l'indicible, c'est bien plutôt promouvoir à l'extrême achèvement du dire la parole ne pouvant jamais s'achever en un dit qui fidèle au dédit du tacite dont elle n'achève pas de s'acquitter".*